

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges VERGNAUD

Ethique et Esthétique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 232-234

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Ethique et Esthétique

Dans sa vaste synthèse de l'univers, le Christianisme reconnaît le Beau dans tous ses domaines, mais il lui fixe un ordre, une hiérarchie. La beauté morale n'est pas exclue du domaine de l'esthétique pour être reléguée parmi les obligations de l'ordre pratique selon les besoins changeants et divers de la société : elle en devient, au contraire, le couronnement et le sommet. Cette beauté morale culmine dans la sainteté, « chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre », où se réfracte le rayon le plus pur de l'Eternelle Splendeur. Si nous distinguons Ethique et Esthétique pour les besoins de nos classifications humaines, nous les réunissons sous l'égide de la Beauté. La morale chrétienne n'est donc pas un ensemble de conventions utilitaires : elle est productrice de Beauté. A ce point de vue supérieur, la vie d'un saint François d'Assise ou celle d'un saint Vincent de Paul sont des œuvres d'art dont les gestes humains forment la trame visible, mais dont les élans les plus hauts, les nuances les plus nobles, cachés au court regard des hommes, déroulent leur splendeur dans la clarté de Dieu. Même les saints les plus évidemment détachés des liens de ce monde, ont eu cette intuition de la valeur esthétique — en enlevant à ce mot tout ce qu'il pourrait comporter d'orgueil ou de recherche personnelle — de la sainteté, comme le montre, par exemple, le conseil de l'ascétique saint Jean de la Croix, quand il recommande à sainte Thérèse d'Avila d'être « un jardin fleuri sous le regard de Dieu ».

Et comment pourrait-il en être autrement, puisque le Beau, le Bien et le Vrai, triple reflet de Dieu sur le monde créé, s'identifient dans leur source ?... Si, d'après la définition célèbre de Platon, le Beau est la splendeur du Vrai, il est également le rayonnement du Bien.

Pendant, par suite de leur réfraction dans un monde imparfait et déséquilibré par le péché, ces trois rayons de l'Infini, rassemblés dans leur commun foyer, se divisent en touchant la terre et semblent, parfois, s'opposer dans leurs reflets humains. De même que le Bien métaphysique identifié à l'être, s'oppose souvent au bien moral par suite de ses déficiences, le Beau, se reflétant sur toutes les choses

créées, comprend une hiérarchie dont les degrés inférieurs peuvent, malgré leur valeur esthétique intrinsèque, participer à la laideur, en empêchant l'éclosion d'une splendeur plus vive, plus lumineuse, plus proche de l'idéal divin. De là, les réglementations, les réserves de notre Eglise qui gênent les néo-païens et indignent les tenants de l'absolue liberté et les protagonistes de « l'art pour l'art ». Le Catholicisme, gardien des diverses formes de la beauté, pleinement conscient que cette diversité même est un élément de charme et de splendeur, sachant que l'art ne saurait être limité ou gêné sans cause très grave, puisque toute limitation constitue un appauvrissement, s'efforce d'intégrer tous les éléments épars de l'universelle beauté, dans sa puissante synthèse. Mais sa tendance constante à l'universalisme ne lui fait pas oublier que le monde est aussi et surtout qualificatif : au-dessus de la beauté sensible et intellectuelle, il place la beauté morale, fût-elle exclusivement intérieure et cachée. La classification pascalienne des « trois ordres », d'un univers s'étageant en cercles concentriques et s'élevant progressivement de la matière à l'esprit pour culminer dans la charité, vaut aussi pour l'art. Dans le dosage, infiniment délicat, du monde esthétique — au sens large où nous l'avons entendu —, dosage où toutes les valeurs doivent trouver place pour assurer l'harmonieux développement de la personnalité et des sociétés humaines, il n'oublie pas le principe essentiel auquel il revient toujours, malgré les besoins changeants des temps et des peuples, comme à une norme immuable : Sauvegarder la beauté artistique sans lui sacrifier la beauté morale. Idéal d'un équilibre sans cesse cherché, jamais atteint, par suite des fluctuations incessantes de notre pauvre nature, d'un univers en proie au mal et au péché, où le poison appelle le remède qui, pris à trop forte dose, devient à son tour un poison. Mais idéal le plus juste, le plus complet, le plus haut qui puisse être conçu et dont la civilisation chrétienne, à ses heures les meilleures, se rapprocha d'un vol puissant.

Et qui a pleinement entrevu et médité ce magnifique idéal, a compris le grand rêve qu'à travers toutes leurs défaillances, toutes leurs faiblesses, les papes de la Renaissance s'efforcèrent de réaliser. Ils voulaient élever l'humanisme sans abaisser le Divin, opérer un périlleux mais nécessaire ouvrage d'assimilation, filtrer la civilisation

antique de sa corruption pour en conserver l'essence et la fleur, accomplir dans le domaine de l'art ce que Thomas d'Aquin avait achevé pour les sciences sacrées, intégrer l'art antique dans la synthèse chrétienne, réunir ainsi en un seul faisceau la civilisation artistique de l'Europe et lui donner un caractère universel.

Georges VERGNAUD.